La fin: entre angoisse et désir

Les quatre cavaliers de l'Apocalypse, gravure d'Albrecht Dürer.

Il existe dans notre culture une longue tradition de récits de la fin du monde et, depuis l'Apocalypse selon Saint Jean, certains éléments de ce type de littérature sont devenus des composantes immuables du genre apocalyptique. La fin recèle une révélation, une vérité dangereuse, insupportable et immensément irraisonnable. Explosive et radicale. L'apôtre Jean, persécuté et déporté sur l'île de Patmos, écrivait pour combattre les puissants: son Apocalypse exprime le fantasme de vengeance grandiose des opprimés. Le monde des impies doit disparaître afin qu'une Nouvelle Jérusalem, que de nouveaux cieux accueillent les Justes. L'apocalypse classique oppose la foi à l'histoire de vainqueurs éternellement tyranniques. Mais depuis les Lumières, la raison gouverne l'imaginaire des visions bibliques. Dans une époque laïque, ce n'est plus le bastion de la théologie qui nous protège de la peur, mais l'ordre étatique et le progrès technique. Se posant en anti-apocalypse, les temps modernes refoulent l'angoisse dans les tréfonds. Dénonçant l'espoir religieux, ils lui préfèrent le triomphe de l'affirmation rationnelle de soi. Dès lors, le désir et la peur participent de tous les scénarios catastrophe, jusqu'au film de Lars von Trier, *Melancholia* (2011), dans lequel la musique de Richard Wagner accompagne la collision imminente avec une planète venue d'ailleurs. Chez von Trier, la destruction de la terre devient l'œuvre d'art ultime. Les apocalypses modernes, telles *La Route* de Cormac McCarthy, se terminent sans promesse, sans qu'aucune perspective de salut ne nous apporte un quelconque soutien. Au cours de son histoire, notre planète a connu de nombreux cataclysmes sans que l'on puisse y déceler aucune intention, aucun sens. La fin du monde n'est pas le Jugement dernier.

Peut-être le fait que la littérature et le cinéma produisent des formes de catastrophes de plus en plus violentes est-il un trait caractéristique de notre époque. Depuis les scénarios atomiques des années 1980, on assiste à une série continue de fins du monde n'obéissant nullement à l'intention didactique de nous avertir de quoi que ce soit et n'offrant pas davantage la possibilité d'un nouveau départ. La complexité des problèmes irrésolus ainsi qu'un marché demandant toujours plus d'effets d'épouvante fécondent l'imagination des conteurs, de l'histoire d'horreur la plus triviale à l'œuvre d'art littéraire. Dans le segment en pleine expansion des livres pour la jeunesse, une nouvelle tendance se dessine qui offre de plus en plus de dystopies aux jeunes lecteurs. Ce n'est sans doute pas un hasard en ces temps marqués par des taux de chômage record parmi les jeunes et qui ne proposent à nombre d'entre eux aucune perspective d'avenir. Les best-sellers de la littérature fantasy, originaires principalement d'Angleterre et des Etats-Unis, se vendent à des millions d'exemplaires. Aujourd'hui, de *The Prince In Waiting*, de John Christopher à *The Carbon Diaries – 2015*, de Saci Lloyd, la liste des récits apocalyptiques est longue. La trilogie de Suzanne Collins, *Hunger Games*, dont la première partie vient d'être adaptée au cinéma, fascine en ce moment jusqu'aux adultes: parmi les décombres d'une Amérique du Nord du futur, une élite jouissant d'une vie de luxe règne, dans sa capitale, sur douze districts pauvres qui fournissent au Capitole tout ce dont il a besoin. Les districts n'ont quant à eux reçu en partage que les travaux forcés, la médecine par les plantes, l'arbitraire, la faim et un tribut annuel: un garçon et une fille, choisis par le sort pour participer à des jeux de gladiateurs dont l'issue sera mortelle. Les détails de cette histoire évoquent Big Brother, la téléréalité et les camps en pleine jungle, le tout dans un monde post-apocalyptique tel que le cinéma a toujours aimé les exploiter. Dans les années 1970, le film *Rollerball* avait établi un modèle du jeu antique et meurtrier que les puissants jouent avec le peuple. Le sujet avait été poussé à l'extrême avec cynisme et cruauté par le réalisateur japonais Kinji Fukasaku dans le film *Battle Royal* (2000). Le long récit de Suzanne Collins ne se termine pas sur un happy end. L'héroïne de l'arène, une orpheline âgée de dix-sept ans, reste prisonnière d'un système brutal – qu'il soit le fait des dirigeants ou des rebelles qui finissent par remporter la victoire. Dans ce roman, l'excellente tireuse à l'arc incarne une sorte de Jeanne d'Arc, un personnage tragique auquel les lecteurs s'identifient en suivant le déroulement de la tragédie depuis une perspective à la première personne. Hollywood a fait de ce personnage une Barbie meurtrière et, dans une optique marchande, a minimisé les combats à mort pour les adapter à des spectateurs de douze ans. La divertissante intrigue du roman transpose dans un univers de science-fiction un présent que l'on ne connaît que trop bien.

Beaucoup de ces dystopies reflètent le monde intérieur des adolescents. Ceux-ci vivent, en toute hétéronomie, dans un monde dont les règles sont établies par les adultes. Ainsi de Tally, l'héroïne d'*Uglies* (Scott Westerfeld 2005) âgée de quinze ans, qui attend avec impatience la lobotomie qui lui permettra d'habiter Pretty Town. Ou, dans *Incarceron* (Catherine Fischer 2010), de Finn et Claudia qui vivent dans une prison futuriste renfermant des forêts de métal. Ou encore, dans *Little Brother* (Cory Doctorow 2007), de Markus, dix-sept ans, et de ses amis en lutte contre un état policier. Tous ces ouvrages de fiction ont reçu des prix et ont été adaptés au cinéma. Mais nulle Nouvelle Jérusalem ne s'y profile à l'horizon.

Erhard Taverna

erhard.taverna[at]saez.ch